

Thomas Hairmont

Le Coprophile

Roman



Extrait de la publication

Le Coprophile

Thomas Hairmont

Le Coprophile

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2011
ISBN : 978-2-8180-0640-5
www.pol-editeur.com

« Je demandai à Ézéchiël ce qui le fit manger des excréments et rester si longtemps de suite, gisant sur le flanc droit ou le flanc gauche ? Il répondit : “Le désir d’élever les autres hommes jusqu’à la perception de l’infini ; les tribus de l’Amérique du Nord ont des pratiques semblables ; et celui-là est-il honnête qui résiste à son génie ou à sa conscience, pour le seul amour de ses aises et d’une présente satisfaction ?” »

William Blake,
Le Mariage du Ciel et de l’Enfer

IN STERCORE INVENTUR

I

Jamais le sang n'a jailli d'entre mes jambes, mais, comme les femmes, j'ai mes règles, déjections issues de mes entrailles, affranchies de tout contrôle et résidus insistants de ce qui travaille mon corps : la merde qui tombe de moi comme un fruit mûr, une noix de coco pesante qui surgit par en bas, comme un enfant. Elle est lourde et présente, remue déjà dans sa matrice intestinale, et finit par sortir en un lâchage miraculeux de pure matière.

Car il faut que vous l'admettiez : vous ne pouvez assimiler entièrement le monde, il *en* restera toujours, le caca est là, sans cesse, et il répète avec verdeur, avec malice, avec extase, ses épiphanies saugrenues sur votre quotidien immaculé. Ablutions, apprêts, maquillage, rasage, vous voilà décapé et aseptisé, votre apparence lissée et perfectionnée, votre extérieur limé et parfumé : dans quelques heures l'intérieur se vengera, le caca vien-

dra pousser depuis votre ventre, loger sa mélasse chaude entre vos deux fesses bien propres et lustrées par vos soins et s'incruster dans les poils de votre cul. Alors je connais votre réaction, vous irez déféquer comme on arrache un pansement, vite et en grimaçant. Vous feindrez d'oublier que des milliers de particules de merde sont encore au bord des muqueuses, que de la merde durcie est restée coincée dans les poils, et qu'elle s'engendrera de nouveau pour souiller votre orifice, malgré tous vos efforts pathétiques de récurage. Perpétuelle victoire de la chiasse libre et vivante sur votre rétention.

Car vous avez beau maîtriser les processus d'ingestion, de sécrétion et d'éjaculation, avouez : sentir la merde tiède et plastique affleurer entre vos deux fesses, c'est l'intrusion dans votre appartement impeccable d'un bouffon malpoli que vous n'avez pas invité. Lui n'a que faire de vos performances diététiques et sexuelles, il sort de vous en pointant sa gueule de cloaque qui vous ressemble tant, et vient répandre ses senteurs infectes, qui sont vos traces.

Mais je vais vous dire la vérité : les odeurs fortes, épicées, charnelles du caca sont à proprement parler *stupéfiantes*. C'est l'encens distillé de mon intimité, le suc extrait de mes tréfonds que je me dévoue à traire de moi-même. J'y sens la mort de mes déchets et la vie de mes ferments, le résultat

funèbre de ma dégradation permanente et la promesse solaire de l'engrais universel. J'aime ressentir dans mes boyaux la merde nourricière qui grouille, remue, s'expulse comme une fontaine exubérante et diarrhéique ou se détache en un phallus pâteux qui s'est moulé sur l'intérieur de mon cul. Le monde dévoré par ma bouche est transcendé par mon cul, qui en rejette la moelle toujours renaissante. Le trou du cul du cosmos est le trou noir de mon corps : mort et naissance des choses. Mutation alchimique : le lait et l'orange deviennent matière *noire*. Être transit. Reconnaître que l'excrément est l'offrande suprême au monde, voluptueusement pétrie par mon intérieur, donnée comme l'immondice accouchée, comme l'objet fertiliseur.

Brûlez donc ces fleurs, ces ors, ces encens, et venez déposer pour les dieux – ceux du sous-sol et ceux des canicules, ceux des épidémies et des macérations – l'argile puante et sacrée, la merde qui est graine et pourriture : à travers l'anus passe l'essence des choses vivantes, tout ce qui n'est pas devenu *vous* et que vous abandonnez à l'univers recyclant les matières germinales et fécales. Votre sous-corps en don aux souterrains. Joie toxique du semeur de parasites, abolition totale de la constipation ! Que la merde, enfin, essaime sur tous les territoires !

Vous allez, dans quelques instants, écouter mon histoire, celle d'un homme convaincu par la beauté polygonale du monde. Il s'aperçoit soudain qu'il s'est égaré dans un cachot de verre où les visages sont des miroirs, qu'il s'empresse de briser pour y découvrir une fange mangée de microbes.

J'ai débusqué la vraie merde derrière l'ordre et l'or de notre temps. Ce qui va suivre est le récit de ma traque.

II

Je compris rapidement que je devais quitter New York le jour où les connotations qui saturaient la mégalopole de la Côte Est commencèrent à me suffoquer. J'étais assailli en permanence par une multitude de pensées suggérées par les textures, les sons, les odeurs et la structure même de la ville. Aucune section, aucun morceau, aucun débris de la cité n'avaient été épargnés par la sueur de l'artiste, le commentaire de l'historien, l'explication du géographe, le compte rendu du journaliste, la reproduction machinale ou exaltée du réalisateur audiovisuel. La poésie et la musique américaines se sont probablement épuisées à chanter le moindre pont et la moindre rue, et, quelle que soit la perspective que j'embrasse lors de mes trajets, j'ai l'impression d'avoir déjà vu cette image mille fois à l'écran, en noir et blanc ou agrémentée d'effets spéciaux sophistiqués. La trépidation du métro sous mes pieds a déjà été convertie des centaines de fois

en une chanson rock ou punk, l'architecture babylonienne de mon immeuble d'habitation ou la rigueur géométrique de ma bibliothèque universitaire figurent déjà dans des dizaines d'ouvrages spécialisés, après avoir été photographiées depuis plus de cinquante ans par d'innombrables photographes. Dès que le ciel est dégagé, la lumière de l'Atlantique se réverbère à l'infini entre les gratte-ciel de verre comme pour mieux gagner en intensité et jouer à plein son rôle de projecteur sur la ville ; par le jeu des réflexions répétées, la lumière acquiert alors une densité et un éclat qui confinent à l'irréalité et transforment les trottoirs en une succession de plateaux de cinéma. Les édifices grimpants semblent ainsi vouloir asphyxier de leurs étages ornementés l'espace parfait du ciel, dont le vide anxiogène perd de sa tangibilité au profit d'un surcroît d'architecture, qui pullule horizontalement et verticalement, afin que l'homme puisse finalement s'arroger, au moins en apparence, chacune des dimensions.

Même les habitants que je fige mentalement du regard, Afro-américains colossaux, femmes d'affaires énergiques et célibataires, jeunes branchés de l'East Village, banlieusards dégagés temporairement de leur enlissement pavillonnaire, semblent sortir tout droit d'une revue de sociologie urbaine. Les traders gainés dans leur costume sombre rejouent la tragicomédie des années quatre-

vingt, manipulant aujourd’hui des instruments financiers bien plus exotiques, mais toujours munis des mêmes scies, tronçonneuses ou hachoirs qu’ils manient dans leurs activités meurtrières clandestines – ou plutôt qu’ils s’imaginent tous fantasmatiquement manier, alors que leurs pensées hagardes se cognent aux reflets de leur existence banalisée. Évidemment, il était caricatural de ma part de classer ainsi mes concitoyens en catégories schématiques et étroites. Mais je ne pouvais m’empêcher de me livrer à la taxinomie de leurs modes de vie : pour moi, c’étaient des corps et des comportements empaillés, comme si les habitants étaient incapables de simplement se libérer de leurs carcans prédéterminés et de se livrer à des courbes d’existence qu’ils auraient dû être en mesure de générer par eux-mêmes. Ainsi, ce trop-plein de références envahissait mon esprit comme une poudre miroitante qui venait coloniser ma cervelle graisseuse. Manhattan devenait un catalogue de situations et de personnages dans lequel j’étais contraint de piocher à chaque instant. De grisante, la sensation de faire partie d’un show perpétuel devenait étouffante.

Mes études de mathématiques me permettaient heureusement de fuir la pantomime que j’observais tous les jours dans les artères new-yorkaises. Mon professeur d’algèbre, Percy Hairy, m’avait déjà incité à postuler auprès d’universités plus presti-

gieuses pour effectuer ma thèse dans un environnement stimulant. Et j'envisageais avec enthousiasme la possibilité de quitter cette ville percluse de poses stéréotypées, d'insistances grotesques sur des détails : la marque d'un costume, la bonne éducation de ses enfants, l'accumulation d'argent, de livres, ou de soirées à la mode. Pendant que j'observais avec dégoût leurs agitations contrefaites et leur labour pharaonique pour mettre en place et maintenir la tuyauterie inextricable de leur société, je m'imaginai naviguant sur les eaux phréatiques de l'univers, dans l'en-deçà mathématique. Je rêvais d'un endroit plat, dégraissé de fioritures, tout entier tendu vers la recherche scientifique, peuplé d'étudiants et de chercheurs talentueux qui sauraient m'apporter le contexte intellectuel vivifiant dont j'avais besoin. Il ne s'agissait pas seulement de quitter une faculté de second rang pour un centre de recherche adapté à mes compétences, mais également de me trouver un lieu clos, purifié et bénéfique à mes abstraites réflexions. Je décidai donc de jeter mon dévolu sur un campus éloigné des grandes villes, emmitoufflé dans ses pelouses et encerclé par le vide des banlieues. Heureusement les possibilités ne manquaient pas, puisque les États-Unis avaient plutôt favorisé cette organisation utopique des sites de production du savoir. Ma fuite vers les campus technologiques n'avait qu'un but, essayer d'échapper aux culs-de-sac qui pullulaient dans ma vie

urbaine, oublier les irrégularités – édifices, affiches, gens, néons, bruits – qui nuisaient à ma concentration. Je voulais m'éclipser de la mascarade et de ses influences centrifuges, et me donner complètement aux objets mathématiques qui me dévoraient.

Percy était dans son bureau, en train de discuter avec un étudiant, un Chinois ou un Américain d'origine chinoise : il était impossible de faire la différence car je n'avais pas réussi à percevoir l'éventuel accent du doctorant. Je ne l'avais jamais vu auparavant ; il devait être en tournée pour un laboratoire d'accueil. Il se taisait désormais en écoutant les conseils du professeur, manifestement concentré sur ses explications, mais peut-être, après tout, voulait-il simplement donner le change. Il était difficile pour moi d'imaginer qu'un étudiant puisse trouver dignes d'intérêt les discours filandreux de Percy Hairy. J'interrompis de manière très impolie cette logorrhée. Le professeur se retourna vers moi d'un air doux et nullement surpris, il était habitué à mes interventions sèches qui ne le choquaient plus. Par ailleurs il devait savoir que j'avais du mal à supporter ses rondeurs, son affabilité et son enthousiasme pour les idées les plus insignifiantes que je pouvais lui soumettre. Ses costumes trop larges, ses quelques cheveux ébouriffés par-dessus sa calvitie, son double menton dont je me plaisais à imaginer l'évolution monstrueuse sous

forme de goitre, et sa bonhomie générale achevaient de m'exaspérer. Malgré mon aversion à son égard et la tonalité rêche de mes propos, je prenais toujours garde à choisir soigneusement mes mots, car je détestais encore plus les relations conflictuelles. Je présentai donc ma requête avec diplomatie, en insistant sur le besoin que j'éprouvais de me frotter à des points de vue différents, étant donné l'aspect multidisciplinaire de mon sujet de thèse qui touchait tout à la fois la topologie différentielle et la théorie des groupes. Je feignis bien sûr de regretter ma collaboration quotidienne et fructueuse avec Percy, tout en l'assurant de rester en contact permanent et de le tenir informé de mes avancées et de mes éventuelles publications. Percy se montra plutôt ravi de mon projet, sans que je puisse savoir s'il l'était sincèrement, s'il m'avait percé à jour et désirait mon départ au plus vite, ou s'il était totalement indifférent et se contentait de jouer la comédie en me donnant la réplique. L'étudiant chinois ou sino-américain nous écoutait avec ennui et une pointe d'énervement, mais je l'ignorai et entrepris de préciser rapidement les possibles universités partenaires, en spécifiant à Percy que mes préférences allaient vers un laboratoire de la Côte Ouest. Par esprit de revanche envers la ville qui m'envahissait constamment de ses perturbations, ainsi que par une attirance pour des territoires neufs qui me semblaient entrer en concordance avec ma volonté d'un

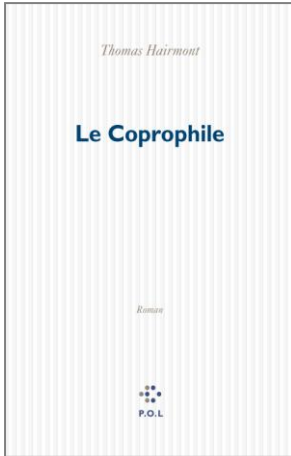
nouveau départ, j'avais en effet choisi de m'orienter vers une université californienne.

En quittant son bureau j'avais dans ma sacoche une liste d'établissements susceptibles de m'accueillir. Les semaines qui suivirent furent consacrées aux tâches administratives habituellement pénibles mais qui prenaient cette fois le goût de la libération. Jamais les couloirs, les salles et les machines de l'Institut Brown ne m'avaient paru aussi oppressants, depuis que je m'activais à hâter ma fuite vers l'Extrême-Occident, où j'espérais me réfugier dans la neutralité bienveillante des grises vallées technologiques et d'une nature de carte postale, délestées toutes deux de la gravité historique si prégnante à New York. J'étais fatigué d'épier mon reflet dans les vitrines des magasins et les parois de granit des buildings afin de vérifier que mon allure s'accordait avec le rythme et la verticalité de la ville. L'architecture bouffie de significations des bâtiments s'exténuait d'elle-même, les escaliers de service en zigzag déclinés sur les pochettes de disques et les revues de design, les ornements néogothiques tels des greffons prélevés sur les cathédrales d'Europe et les gravures romantiques, les ziggourats Art déco pétrifiées dans leur raideur avant-gardiste, et les boîtes de verre promulguées en totems de l'abstraction. Toute cette accumulation écœurante de clins d'œil et de mani-

festes, engoncés dans la trame orthogonale mille fois commentée, ivres de leur propre congestion, arc-boutés sur tant de fantasmagories exotiques ou traditionalistes, achevait de m'épuiser. Même hors de ce décor insulaire, les autres boroughs résonnaient de clameurs hip-hop, de rumeurs assourdies de films catastrophe, de traces encore fraîches des émeutes ou des vagues d'immigration aujourd'hui inscrites dans les livres d'histoire et les documentaires. Ground Zero, toujours en chantier, semblait être volontairement laissé à l'état de trou pour permettre aux habitants et aux touristes de s'imprégner religieusement du site, avec les cantonnements et les barrières métalliques dans le rôle des coulisses et de l'avant-scène, tandis que de grands panneaux bardés d'images hyperréalistes détaillaient l'argument de la pièce et les épisodes à venir. L'acte terroriste pur avait été ingéré par la ville et recraché successivement sous forme de bande-annonce, de clip vidéo, et enfin de tragédie musicale, dont chacun attendait l'érection du nouveau décor. Dans quelques siècles les gratte-ciel serviraient de tuteurs gigantesques à une prolifération de lierre transgénique, de flamboyants et de tamariniers, et les touristes chinois ou brésiliens viendraient visiter les ruines glorieuses de ce nouveau Tikal en pleine élaboration. Il était temps de fuir vers les terres blanches et calmes de l'Ouest, davantage propices à mes travaux mathématiques.

Achevé d'imprimer en février 2011
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre)
N° d'éditeur : 2207
N° d'édition : 177 881
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : mars 2011

Imprimé en France



Thomas Hairmont
Le Coprophile

Cette édition électronique du livre
Le Coprophile de THOMAS HAIRMONT
a été réalisée le 3 mars 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en février 2011
par la Nouvelle Imprimerie Laballery
(ISBN : 9782818006405)
Code Sodis : N45102 - ISBN : 9782818006429
Numéro d'édition : 177881